

AU THEÂTRE LYRIQUE, un grand ouvrage en trois actes, *les Lavandières de Santarem*, a inauguré les travaux de la direction de M. Pellegrin. Le livret a pour auteurs MM. Dennery et Granger [Grangé]; la musique est de M. Gevaërt [Gevaert]. Le sujet que les paroliers ont fourni au jeune compositeur, qui a déjà produit *Georgette et le Billet de Marguerite*, ne se distingue pas précisément par la nouveauté du fonds. Une jeune fille abandonnée aux soins d'un pauvre fermier par son père, riche gentilhomme portugais, et un soldat qui déserte par amour, en sont les héros. Margarida, la jeune personne en question, simple lavandière de Santarem, a aimé le soldat Manoel, elle attend pour lui donner sa main qu'il ait obtenu le grade de sergent. Sur ces entrefaites, voici qu'il arrive dans le village deux grands personnages: le vieux duc, père de Margarida, en cherche d'une nourrice pour un enfant de race royale, et un certain baron qui court après l'original d'une miniature trouvée par le roi dans le jardin du palais, et pour laquelle ce prince a conçu une violente passion... en effigie. Or, ce portrait a été perdu par le vieux duc: donc, l'original en question n'est autre que Margarida. Tenter de séduire la jeune fille par des promesses, puis l'enlever, c'est pour le baron l'affaire de quelques minutes. Transportée à Lisbonne, Margarida est bientôt mise en présence de son royal adorateur. Deux fois il essaie d'obtenir un tendre retour pour sa royale passion; deux fois il est repoussé; la seconde fois même, s'il l'on en croit le récit de la courageuse innocente, elle n'a trouvé d'autre moyen de résister à la flamme du prince qu'en mettant le feu aux rideaux de l'appartement; après quoi elle a fui dans le parc, où elle retrouve heureusement Manoel. – Je te protégerai, dit l'impétueux soldat. Et aussitôt voici que le roi arrive plus amoureux que jamais. On devine la scène. Manoel défend sa fiancée; le roi le fait arrêter, et se dirige vers Margarida, qui se jette à genoux en invoquant le ciel à son aide. Le vieux duc paraît, et se place entre sa fille et le monarque entreprenant, qui ne trouve rien de mieux à faire alors que de gémir sur son infortune.

Manoel est perdu; le roi l'a fait condamner. Heureusement, le baron, qui avait enlevé Margarida, éprouve un accès de générosité: pour réparer son crime, il va invoquer la parole que le roi lui avait donnée de lui accorder la première grâce qu'il solliciterait. Cette grâce, c'est celle du soldat. Un roi de Portugal ne peut manquer à sa parole, si mauvais sujet qu'il soit. Manoel sera donc libre; mais le prince ajoute que c'est la dernière grâce que cet audacieux obtiendra de lui. Or, Manoel n'ignore pas, comme dit Saint-Vallier dans *le Roi s'amuse*:

Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.

Il sait qu'il a déserté son régiment, et que, pour ce fait, il ne peut manquer d'être fusillé. Il veut donc prendre les devants et se tuer avant qu'ait sonné l'heure où son congé expire. Margarida veut mourir avec lui, ou le soustraire à la mort; mais voici que pendant que tous deux exhalent leurs plaintes dans un fort beau duo, une musique, un chant caractéristiques se font entendre: c'est la musique, c'est le chant du régiment de Manoel. Le colonel, bon petit chérubin de seize ans, est allé chercher ses soldats et les a amenés au-devant du soldat, afin qu'il ne pût pas se trouver en état de désertion. Et voilà comme quoi le soldat Manoel épouse la lavandière Margarida, fille d'un noble duc portugais.

La musique de M. Gevaërt [Gevaert] a eu la puissance de faire passer sur les maladresses et les niaiseries de ce livret, et on peut dire qu'il ne lui a pas fallu pour cela un mince mérite. Vive, animée, étincelante au premier acte, elle est énergiquement dramatique au second et au troisième, et se tient toujours beaucoup au-dessus des situations vulgaires que lui fournit le poème. La mélodie est abondante, parfois originale et distinguée, généralement bien écrite pour les voix;

souvent on rencontre dans les accompagnements des effets piquants et imprévus, quoique pourtant on puisse reprocher à l'instrumentation d'être plutôt cherchée que véritablement originale et neuve. Parmi les morceaux qui nous ont le plus frappé, nous citerons le chœur favori du régiment, un joli duo chanté par mesdames Deligne-Lauters et Bourgeois, un duo de ténor et mezzo-soprano dit par M. Dulaurens et madame Deligne-Lauters, une ravissante romance, *A la cour*, chantée par M. Dulaurens; au second acte, des couplets d'un sentiment exquis, *Si je parlais au roi*; un beau quatuor et le final; enfin deux duos de caractères très différents dans le troisième acte.

M. Dulaurens a apporté à la création de Manoel beaucoup de soin, d'intelligence et d'ardeur. Chanteur souvent habile, M. Dulaurens a le défaut de vouloir aller au-delà de ses moyens vocaux et de trop chercher l'effet; il réussirait d'une façon plus constante s'il voulait se résigner à chanter toujours simplement, ainsi qu'il fait dans sa romance du premier acte. On pourrait presque en dire autant de madame Deligne-Lauters, qui possède une des voix les plus richement timbrées que nous ayons jamais entendues. La façon adorable dont elle dit ses couplets du second acte, et la presque totalité de son rôle, a prouvé que cette artiste peut être aujourd'hui considérée comme une virtuose à peu près accomplie, quand elle consent à chanter naturellement. Par malheur, elle n'a pas voulu se contenter de cette perfection facile à une artiste bien douée; séduite sans doute par l'exemple de madame Cabel, les excentricités vocales l'ont tentée, et elle a risqué, dans son grand air du second acte, des tons de force d'un goût plus qu'équivoque, dont le moindre défaut est de fatiguer horriblement la voix. Avouons-le, le public et les flatteurs de la jeune cantatrice ont été, dans cette occurrence, les complices de son mauvais goût, et l'on applaudi avec fureur cette sortie intempestive. Faudra-t-il donc toujours rappeler aux artistes ces vers-préceptes du Bonhomme:

Ne forcez point votre talent,
Vous ne feriez rien avec grâce.

C'est à eux de savoir résister aux entraînements d'un public blasé ou inintelligent, toujours porté à encourager les casse-cou de tout espèce.

On ne peut que louer les efforts de M. Prilleux, de mesdames Girard et Bourgeois pour rendre leurs rôles intéressants, et que féliciter l'administration sur la mise en scène de la pièce.

LA SYLPHIDE, 30 octobre 1855, p 190.

Journal Title:	LA SYLPHIDE
Journal Subtitle:	REVUE PARISIENNE LITTÉRATURE, ARTS, MODES
Day of Week:	
Calendar Date:	30 October 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	2 ^e Volume
Year:	16 ^e année
Series:	None
Issue:	30 Octobre 1855
Livraison:	12 ^e Livraison
Pagination:	190
Title of Article:	THEÂTRES
Subtitle of Article:	None
Signature:	Julien LEMER
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None